HAL
open science

L'Utopie gothique de Jules Verne au pays de Rob Roy

Sylvie Kleiman-Lafon

To cite this version:

Sylvie Kleiman-Lafon. L'Utopie gothique de Jules Verne au pays de Rob Roy. Etudes écossaises, 2008, L'Utopie, 11, pp.51-67. hal-01421414

HAL Id: hal-01421414

https://univ-paris8.hal.science/hal-01421414v1

Submitted on 22 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Études écossaises

11 (2008)
L'Utopie

Sylvie Kleiman-Lafon

L'Utopie gothique de Jules Verne au pays de Rob Roy

Avertissement
Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.
Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.
Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique
Sylvie Kleiman-Lafon, « L'Utopie gothique de Jules Verne au pays de Rob Roy », *Études écossaises* [En ligne], 11 | 2008, mis en ligne le 30 janvier 2009, consulté le 29 octobre 2015. URL : http://etudesecossaises.revues.org/67

Éditeur : ELLUG
http://etudesecossaises.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur :
http://etudesecossaises.revues.org/67
Document généré automatiquement le 29 octobre 2015. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.
© Études écossaises

Sylvie Kleiman-Lafon

L'Utopie gothique de Jules Verne au pays de Rob Roy

Pagination de l'édition papier : p. 51-67

> *Il se demande s'il n'y a pas en lui, nécessairement, derrière chaque caverne, une caverne encore plus profonde – si au-dessous d'une surface il n'y a pas un monde plus vaste, plus étranger, plus riche, si derrière chaque fond, et sous chaque « fondement », il n'y a pas un tréfonds*[1].

1 On ne s'étonnera guère que Jules Verne, pourtant habitué à promener son lecteur dans des terres autrement plus inconnues et autrement plus étonnantes, ait choisi à plusieurs reprises de faire de l'Écosse le décor de ses romans. Les biographes soulignent les liens familiaux que l'écrivain entretient avec l'Écosse, patrie de ces ancêtres maternels. Il a, par deux fois, visité le berceau de sa famille : il s'y rend en 1859 avec le compositeur Aristide Hignard et tire de ce périple un récit – *Voyage à reculons en Angleterre et en Écosse* – refusé par Hetzel en 1862 etresté inédit jusqu'en 1989[2]. Verne retourne en Écosse vingt ans après à bord de son propre yacht, le *Saint Michel III*, entre la parution des *Indes noires* (1877)[3] et celle du *Rayon vert* (1882)[4], deux romans publiés chez Hetzel, et dans lesquels l'Écosse joue un rôle central (rappelons également pour l'anecdote que *Vingt mille lieues sous les mers* commence avec le naufrage du *Scotia*).

2 On s'étonnera peut-être que Verne ait pu faire de l'Écosse une terre propice à l'utopie, lui qui situe d'ordinaire ses sociétés modèles en des lieux en apparence plus incongrus. C'est que l'Écosse, terre poétique s'il en est, paraît peu conciliable avec la vision technologique et progressiste de l'utopie vernienne telle qu'elle se trouve conjuguée dans un certain nombre de romans (*Vingt mille lieues sous les mers*, *Mathias Sandorff*, *Les Cinq Cents Millions de la Begum*, *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*, ou encore *Robur le conquérant*).

3 Charles Nodier, qui fait en 1821 le voyage en Écosse et publie la même année *Promenades de Dieppe aux montagnes d'Écosse* ainsi qu'un conte intitulé *Trilby ou le lutin d'Argail* [5], donne une idée juste de ce que l'écrivain ou le voyageur va y chercher :

> Que signifierait, au reste, dans l'état de nos mœurs et au milieu de l'éblouissante profusion de nos lumières, l'histoire crédule des rêveries d'un peuple enfant, appropriée à notre siècle et à notre pays ? Nous sommes trop perfectionnés pour jouir de ces mensonges délicieux, et nos hameaux sont trop savants pour qu'il soit possible d'y placer avec vraisemblance aujourd'hui les traditions d'une superstition intéressante. Il faut courir au bout de l'Europe, affronter les mers du Nord et les glaces du pôle, et découvrir dans quelques huttes à demi sauvages une tribu tout à fait isolée du reste des hommes…[6]

4 Tout comme Nodier, dont il connaissait bien l'oeuvre, Verne parcourt l'Écosse en lecteur de Walter Scott et de MacPherson, et c'est en lecteur qu'il écrit sur l'Écosse. « C'est encore le pays des esprits et des revenants, des lutins et des fées » et Verne se veut le passeur des anciennes légendes d'une terre où : « En certains clans, les tenanciers du laird, réunis pour la veillée, aiment à redire les contes empruntés au répertoire de la mythologie hyperboréenne[7] ». Son Écosse est figée dans le temps arrêté des romans de Scott et le lecteur est comme l'un des héros du *Voyage à reculons*, qui s'entend dire à juste titre par son hôte : « Vous vous trouvez là en plein Walter Scott » (*VR*, p. 144). Le cliché vernien est tel que cette Écosse s'en trouve même réduite à une géographie immuable et restreinte, celle du « pays de Rob Roy, » que l'on retrouve en écho dans nombre de romans. Ainsi peut-on lire dans le *Voyage à reculons* : « Le pays avait un caractère étrange, et tout empreint du sentiment de la vieille Écosse. C'était jadis ce que l'on appelait le pays de Rob Roy, territoire montagneux et désert situé entre le lac Lomond et le lac Katrine ; cette vallée communiquait par des défilés étroits avec le glen d'Aberfoil, où se sont accomplis les drames du roman écossais, sur les bords du petit lac d'Aird » (*VR*, p. 168). Puis, à nouveau, dans *Les Enfants du capitaine Grant* :

> Lord Glenarvan et Lady Helena vivaient heureux à Malcolm-Castle, au milieu de cette nature superbe et sauvage des Highlands, se promenant […] au bord du lac où retentissaient encore les pibrochs du vieux temps, au fond de ces gorges incultes dans lesquelles l'histoire de l'Écosse est écrite en ruines séculaires […] admirant cette poétique contrée encore nommée « le pays de Rob Roy »[8].

5 Ce n'est pas un hasard si c'est dans ce même espace restreint et surdéterminé que Verne situe la « Nouvelle Aberfoyle », la mine qui sert de décor aux *Indes noires*[9]; l'utopie écossaise de Verne est sans doute avant tout une utopie de lecteur, et l'Écosse de l'auteur, bien qu'ancrée dans une réalité géographique indéniable, n'existe pas, ou n'existe plus, ailleurs que dans les livres. À telle enseigne que ce n'est pas en Écosse – même au fond d'une mine – mais sur une île du Pacifique que Harry Grant entend fonder sa colonie idéale, remède politique à la disparition de la vieille Écosse, où pourront se retrouver tous ceux que le traité d'union a floués : « Il faut que nos pauvres frères de la vieille Calédonie, tous ceux qui souffrent, aient un refuge contre la misère sur une terre nouvelle ! Il faut que notre chère patrie possède dans ces mers une colonie à elle, rien qu'à elle, où elle trouve un peu de cette indépendance et de ce bien-être qui lui manquent en Europe » (*ECG*, p. 894). Mais le projet de Grant se heurte à l'impossibilité de trouver une île suffisamment grande pour les accueillir tous et le roman s'achève sur cette quête que l'on devine sans fin : cette nouvelle Écosse est au sens propre une utopie. D'autres tentatives, avant celle imaginée par Verne avaient d'ailleurs échoué au dix-septième siècle : la colonie de Stuart's Town en Caroline du sud et le projet avorté de la colonie de la baie de Darien, sur l'isthme de Panama, devaient également sauver l'Écosse de la pauvreté.

6 En réalité, l'Écosse est le lieu rêvé de la micro-société idéale selon Verne, dont Jacques Noiray rappelle à juste titre qu'il n'a jamais été attiré par les projections futuristes[10]. Elle est le lieu paradoxal du passé idéalisé – que l'on peut lire, livre à la main, dans chaque caillou et dans chaque torrent – et de la modernité technologique, où les machines ont des noms de héros[11], et où les romanciers se confondent avec les ingénieurs : « Au milieu de George Square s'élevaient les monuments de Walter Scott et de James Watt, deux grands hommes rapprochés dans le même souvenir ; mais sans l'inscription, on eut pu prendre le romancier pour l'inventeur de la machine à vapeur, et le mécanicien pour l'auteur de la *Jeune fille de Perth* » (*VR*, p. 155).

7 Le pays de Rob Roy ne se traverse jamais mieux qu'en train ou en bateau à vapeur, et les tunnels dans lesquels s'engouffre le train qui conduit les héros du *Voyage à reculons* à Glasgow font penser au vortex d'une machine à remonter le temps, qui imprimerait soudain à un paysage immuable la torsion de la vitesse :

> Le railway s'allongea entre les replis de ces montagnes, et l'aspect du pays se métamorphosa complètement ; il prit même, brusquement, sans transition, un caractère âpre et sauvage ; la vallée s'encaissa dans une gorge plus profonde, et le train circula à toute vitesse sur une voie vertigineuse accrochée aux flancs de ces vieilles roches ; cette rapidité avait quelque chose de fantastique, et à chaque tournant, le convoi semblait sur le point de se précipiter dans ces abîmes où mugissait quelque torrent aux eaux noires ; des pierres aiguës, de tristes bruyères sur un sol dénudé, une complète solitude remplaçaient la verdure et l'animation des campagnes de l'Angleterre ; c'était déjà le pays des Fergus et des Mac Gregor ! (*VR*, p. 95)

8 Verne est visiblement attaché à l'idée d'une juxtaposition parfaite entre le passé historique et le présent technologique de l'Écosse, et il se félicite de trouver dans le paysage les signes de cette synthèse et de constater que des becs de gaz éclairent désormais les châteaux des vieux lairds[12]. Par ailleurs, les particularités géologiques de la région en font un décor privilégié dont d'autres avant Verne avaient déjà entrevu l'intérêt. Charles Nodier parcourt l'Écosse en se souvenant de l'*Essai géologique* de Boué et des descriptions du géographe Faujas de Saint-Fond, même s'il déplore que ces savants n'y aient vu « que des pierres[13] ». Il devance Jules Verne dans le « pays de Rob Roy » dont il souligne les accidents :

> Ce sont de grandes masses de schistes onduleux dont les écailles d'un blanc nacré imitent de loin l'écume des eaux agitées par le vent et blanchies par les brisants de la côte. On dirait des vagues surprises et pétrifiées au moment ou elles retombent parmi les vagues du lac, et dont l'éternelle immobilité contraste avec la mobilité sans fin de celles qui viennent expirer à leurs pieds[14].

9 Verne suivra Nodier sur les roches escarpées et les lochs aux eaux noires, mais c'est le sous-sol écossais qui l'attire et lui inspire l'Écosse en creux des *Indes noires*. Nodier n'est pas tout à fait étranger à ce choix. Lorsqu'il insiste sur les richesses géologiques tourmentées des paysages qu'il traverse, Nodier décrit les gorges et les montagnes comme un paysage inversé où l'extérieur s'assombrit soudain au point de ressembler à une vaste grotte, un paysage sans repère où les lacs sombres se confondent avec le ciel obscurci : « Je montrai le lac Katrine à mon guide, et nous descendîmes rapidement parmi les montagnes, qui relevaient successivement autour de nous leurs vastes coupoles, et qui resserraient à chaque pas que nous faisions vers le Ben Lomond l'espace de plus en plus limité du ciel et de la terre[15] ». Il suit lui-même Faujas sur les traces d'Ossian et pénètre dans la grotte de Fingal sur l'île de Staffa[16]. Jules Verne visite aussi la fameuse grotte et y situe le temps fort du *Rayon vert*, où une catastrophe naturelle plonge un couple d'amoureux dans une situation périlleuse. La grotte, qui se remplit d'eau sous l'effet d'une tempête, les a pris au piège et menace de les engloutir à jamais :

> La tempête devait avoir atteint alors son maximum d'intensité. En effet, les eaux montantes se précipitaient dans Fingal's Cave avec l'impétuosité d'une avalanche. De leur choc sur le fond et les murailles latérales, il résultait un fracas assourdissant, et telle était la fureur que des morceaux de basaltes, se détachant des parois, creusaient, en tombant, des trous noirs dans l'écume phosphorescente.
>
> Sous cet assaut, dont rien ne peut rendre la violence, les piliers allaient-ils donc s'abîmer pierre par pierre ? La voûte risquait-elle de s'effondrer ? (*RV*, p. 248)

10 Si *Le Rayon vert* n'était pas postérieur aux *Indes noires*, on serait tenté d'y voir une sorte d'esquisse préparatoire, car c'est sans doute à Staffa que Verne a compris tout ce que l'on pouvait tirer d'une grotte ou d'un souterrain. Sans doute est-ce une prédilection pour Walter Scott qui lui fait abandonner temporairement le pays de Fingal, sans doute aussi la nécessité de trouver un lieu plus vaste. Nodier soulignait les risques de tremblement de terre qui menaçaient la région du lac Katrine, il n'en faut pas plus à Verne pour voir tout le potentiel dramatique qu'offre ce décor : « le décor naturel de tous les incidents surnaturels », le décor d'élection du roman gothique, comme *The Black Dwarf* de Walter Scott. La lecture d'ouvrages scientifiques confirme sans doute ce choix et le précise. L'on sait que Verne possédait un exemplaire de *La Vie souterraine* de son ami Louis Simonin[17] ; il y trouve sans aucun doute l'idée d'une ville minière aménagée sous terre, car c'est un monde urbain en miniature que décrit le géologue :

> Visitons les différents quartiers de la mine, entrons dans le dédale souterrain… Les galeries en tous sens se croisent comme les rues d'une ville aux mille détours. Il y a des carrefours, des places. Chaque voie à son nom et sa destination ; mais comme il n'y a pas de poteaux indicateurs, on s'y perd les premiers jours, on s'y retrouve ensuite par l'habitude. Quelques-unes des galeries longues, larges, bien ventilées, forment les artères principales, les grandes rues : c'est le beau quartier de la mine. Les autres sont parfois basses, étroites tortueuses, à peine aérées et entretenues, et sujettes d'ailleurs à moindre durée : ce sont comme de vieux quartiers qui sont appelés à disparaître. Cette ville souterraine est habitée nuit et jour ; elle est éclairée, mais par des lampes fumeuses. Elle a des chemins de fer que parcourent des chevaux, des locomotives. Elle a des ruisseaux, des canaux, des fontaines, sources d'eau vive dont, il est vrai, on se passerait bien. Elle a même certaines plantes, certains êtres qui lui sont propres, et la vie, on l'a dit, semble y revêtir des formes spéciales. C'est la cité noire et profonde, la cité du charbon…[18]

11 On sait, notamment grâce à la correspondance qu'il entretint avec son éditeur Jules Hetzel, que Jules Verne avait d'abord eu pour ambition d'imaginer un maillage de villes souterraines s'étendant sous toute l'Angleterre mais qu'il en fut empêché par Hetzel qui jugeait l'entreprise trop déroutante et ennuyeuse pour le lecteur[19]. Le manuscrit des *Indes noires*, analysé et présenté par William Butcher et Sarah Crozier, confirme que le chapitre 13 intitulé « Coal-City » dans l'édition définitive est celui qui a subi le plus de modifications. Dans les premiers états du texte, Verne décrit non une petite bourgade minière souterraine, mais un comté tout entier nommé « Underland » et qui s'est développé grâce à l'exploitation prospère du nouveau gisement découvert par le vieil *overman* Simon Ford et l'ingénieur Starr. La ville souterraine reprend les caractéristiques énumérées par Simonin en les amplifiant : « La ville souterraine avait ses quartiers et ses rues, disposés suivant le plan de la houillère. Dans les rues passaient les tramways ; sur les lacs et les canaux intérieurs naviguaient les steamboats, destinés à mettre

un jour en communication direct les villages qui se fondraient dans l'Underland[20] ».Verne imagine même la capitale, Coal-City, en rivale d'Édimbourg et reliée aux bassins houillers des autres régions minières de la Grande-Bretagne (« le Royaume-Uni serait ainsi sillonné dans ses profondeurs, des villes se créeraient en pleine croûte terrestre, une seconde Angleterre s'étagerait sous la première »). Verne y voit des restaurants et des cafés, des grands magasins, des murs encombrés de panneaux publicitaires et tout ce qui permet le fonctionnement d'une municipalité : mairie, écoles, églises, tribunaux.

12 Après l'intervention de Hetzel, que reste-t-il de l'Underland ? Le monde de la mine d'Aberfoyle est double. Dans un premier temps, Verne nous présente la « société » souterraine constituée par une famille d'anciens mineurs n'ayant jamais pu se résoudre à abandonner les galeries après la fermeture de l'ancienne mine : « Mais les siens et lui avaient préféré ne pas quitter la houillère, où ils étaient heureux, ayant mêmes idées, même goûts. Oui ! il leur plaisait, ce cottage, enfoui à quinze cents pieds au-dessous du sol écossais. Entre autres avantages, il n'y avait pas à craindre que les agents du fisc, les *stentmaters* chargés d'établir la capitation, vinssent jamais y relancer les hôtes ! » (*IN*, p. 58). L'utopie écossaise de Verne ne serait-elle donc qu'un paradis fiscal ? Avec l'ancienne mine, Verne montre une société fossile, relique d'un monde qui n'est plus, une société viscéralement attachée au sous-sol de générations en générations depuis le treizième siècle ; la « colonie ouvrière » d'Aberfoyle a déjà une histoire : « Ce fut vers ce temps que les ancêtres de Simon Ford pénétrèrent dans les entrailles du sol calédonien, pour n'en plus sortir de père en fils » (34). Nul besoin de quitter un souterrain protecteur et rassurant qui met les hommes à l'abri des vicissitudes du monde extérieur : « Dans ce milieu parfaitement sain, d'ailleurs, soumis à une température toujours moyenne, le vieil overman ne connaissait ni les chaleurs de l'été, ni les froids de l'hiver » (35). Ce monde à l'abandon, vidé de la vie industrieuse qui l'animait autrefois, garde les traces de ce pour quoi il était conçu : le travail, nuit et jour, des centaines d'ouvriers qui s'affairaient dans la « vaste fourmilière ». Vidé des ressources qui faisaient vivre des familles entières le « labyrinthe subterrané » est à l'intersection de deux mondes qui n'existent plus ou n'existent pas encore : le monde enfui de l'exploitation d'avant et le monde hypothétique mais prometteur de l'exploitation à venir.

13 La nouvelle mine d'Aberfoyle sera une version décuplée de ce dont l'ancienne n'est plus que le reliquaire. De la simple fourmilière, le lecteur est cette fois transporté dans une ruche immense et hors du temps, dont le nom – comme le souligne Michel Serres – évoque déjà la structure (*Abe*(rfo)*yle*)[21]:

> Cette excavation se composait de plusieurs centaines d'alvéoles, de toutes formes et de toutes grandeurs. On eût dit une ruche, avec ses nombreux étages de cellules, capricieusement disposées, mais une ruche construite sur une vaste échelle, et qui, au lieu d'abeilles, eût suffi à loger tous les ichtyosaures, les mégathériums, et les ptérodactyles de l'époque géologique ! (*IN*, p. 58).

14 La ville idéale – ruche anti-mandevillienne, « cité ouvrière » où patrons et ouvriers sont unis par leur foi dans le progrès industriel et les vertus du travail – est avant tout l'œuvre de la nature et non des hommes et elle attend, depuis toujours, la société de travailleurs qui viendra s'abriter dans cette vaste cathédrale (d'un *Nouveau christianisme* saint-simonien ?) dont Verne décrit : « les piliers qui soutenaient ces voûtes, dont la courbe admettait tous les styles, les épaisses murailles, solidement assises entre les galeries, les nefs elles-mêmes… faites de grès et de roches schisteuses » (59). Si la vieille mine était comme une coquille vide, « un volcan éteint, » le nouveau gisement est une matrice pleine de vie, bouillonnante du sang de la terre : « Mais entre ces couches inutilisables, et puissamment pressées par elles, couraient d'admirables veines de charbon, comme si le sang noir de cette étrange houillère eût circulé à travers leur inextricable réseau ». Cette Arcadie d'une infinie richesse (l'ingénieur Starr prévoit mille ans d'extraction) est un monde idéal, protecteur et accueillant, que la nature a miraculeusement pensé pour l'homme-abeille qui viendra le peupler et l'exploiter, et pour tous ceux qui y demeureront lorsque les entrailles de la terre ne seront plus irriguées par leur sang noir :

> Il faut ajouter que l'exploitation de cette houillère allait être singulièrement facilitée, puisque, par une disposition bizarre des terrains secondaires, par un inexplicable retrait des matières minérales à l'époque géologique où ce massif se solidifiait, la nature avait déjà multiplié les galeries et les tunnels de la Nouvelle-Aberfoyle. […] Quoiqu'il fût impropre à toute production végétale, ce sous-sol eût, cependant, pu servir de demeure à toute une population. Et qui sait si, dans ces milieux à température constante, au fond de ces houillères d'Aberfoyle, aussi bien que dans celle de Newcastle, d'Alloa ou de Cardiff, lorsque leurs gisements seront épuisés, – qui sait si la classe pauvre du Royaume-Uni ne trouvera pas refuge quelque jour ? (*IN*, p. 58)

15 Verne rêve encore à ce maillage urbain souterrain qu'il imaginait fourmiller dans tout le sous-sol de Grande-Bretagne et va plus loin encore en plaçant malicieusement dans la bouche de l'ingénieur l'utopie d'une mine à l'échelle du monde qui permettrait, après un voyage au centre de la terre, l'avènement d'une fraternité sans frontière : « Poussons nos tranchées sous les eaux de la mer ! Trouons comme une écumoire le lit de l'Atlantique ! Allons rejoindre à coups de pioche nos frères des États-Unis à travers le sous-sol de l'océan ! Fonçons jusqu'au centre du globe, s'il le faut, pour lui arracher son dernier morceau de houille ! » (65) Mais l'utopie vernienne n'est pas une fantaisie futuriste d'ingénieur. À la moitié du récit, dans la nature idéale du sous-sol écossais, Verne projette le lecteur trois ans après la découverte du nouveau filon. La ruche est déjà une cité radieuse où le progrès technologique et la fraternité règlent la vie des ouvriers. Cette utopie souterraine est éclairée, à tous les sens du terme. Par l'électricité d'abord, qui illumine le ciel de pierre de Coal-City comme les galeries où s'affairent les mineurs :

> Cependant, une lumière intense emplissait ce sombre milieu, où de nombreux disques électriques remplaçaient le disque solaire. Suspendus sous l'intrados des voûtes, accrochés aux piliers naturels, tous alimentés par des courants continus que produisaient des machines électromagnétiques – les uns soleils, les autres étoiles –, ils éclairaient largement ce domaine. Lorsque l'heure du repos arrivait, un interrupteur suffisait à produire artificiellement la nuit dans ces profonds abîmes de la houillère[22].

16 Elle est éclairée par le progrès scientifique ensuite, qui passe par le travail et assure la cohésion sociale et la prospérité de cette communauté souterraine. Poussé par Hetzel, Verne abandonne, sans doute à regrets, la description minutieuse de l'organisation sociale de Coal-City telle qu'elle apparaît dans la version initiale des *Indes noires*. Plus rien ne reste des instruments de propagation du savoir imaginé dans l'Underland. Un réseau d'écoles mixtes devait accueillir les enfants des mineurs « à des heures légalement prélevées sur la journée de travail ». Un établissement est spécialement réservé aux enfants pauvres – car il y a des pauvres dans la société souterraine de Jules Verne – sur le modèle de la *United Industrial School* d'Édimbourg, dont le romancier a sans doute entendu parler au cours de l'un de ses séjours écossais. L'éducation des enfants est complétée par un dispositif de bibliothèques à propos desquelles il écrit : « Si elles ne pouvaient se comparer à la bibliothèque de l'Université de la métropole, elles n'en étaient pas moins visitées, et le niveau moral de cette population de troglodytes atteignait véritablement un degré supérieur » (*MSIN*). L'idée n'est pas neuve et on la retrouve sous la plume de quelques voyageurs venus en Écosse pour y évaluer les possibilités de développement économique et industriel. Thomas Pennant et John Lettice notent par exemple à propos des ouvriers des mines de plomb de Elwan's Foot :

> To compensate from their exclusion of society, they have contrived to share one of its first advantages, the acquisition and communication of knowledge through the medium of a circulating library, established at the bottom of these hills, at their village, near the mine. Notwithstanding a situation, which should seem to promise as little intellectual, as solar light, many of the miners are said to be intelligent and well-informed[23].

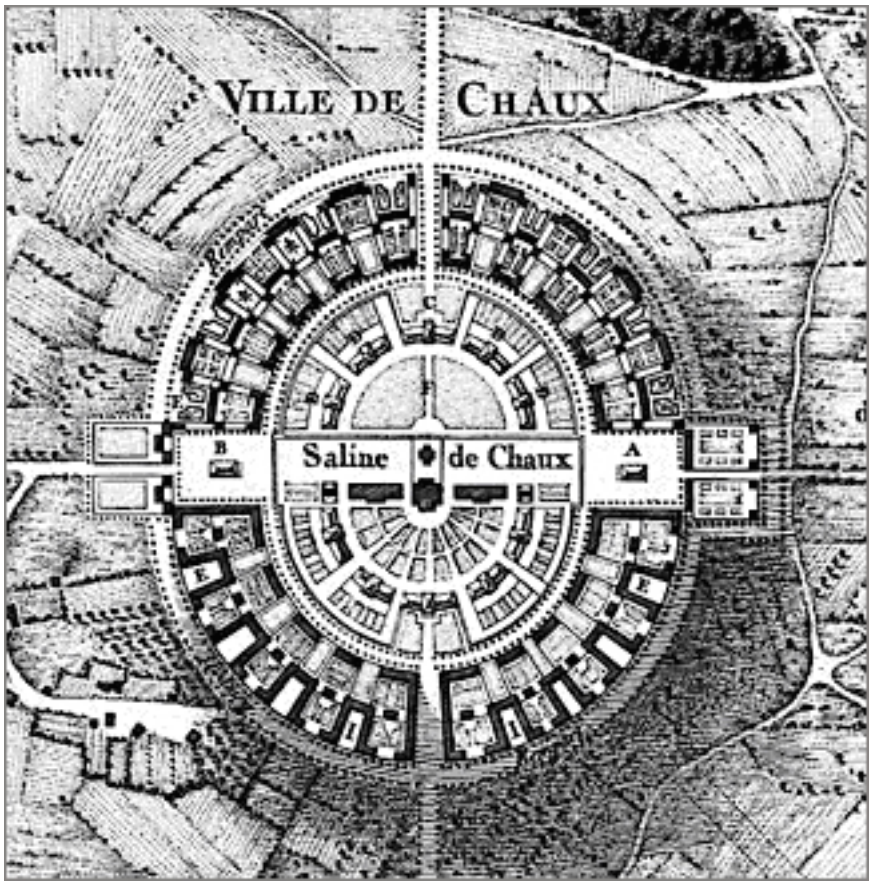
17 Verne reprend certaines caractéristiques de la société saint-simonienne idéale, fondée, entre autres, sur le progrès moral et matériel de la classe laborieuse[24]. Mais ces détails n'apparaissent plus dans la version définitive du roman et l'utopie écossaise de Verne se limite à l'injonction de Barthélemy Prosper Enfantin : « Tout par la vapeur et par l'électricité ; substituer à l'exploitation de l'homme par l'homme, l'exploitation du globe par l'humanité[25] ». Avec la société de la Nouvelle-Aberfoyle, Verne revient toutefois à l'idée sommairement évoquée dans

la description du cottage de Simon Ford, protégé par la mine contre les sollicitations des agents du fisc. Sa « cité ouvrière » est avant tout un modèle économique et industriel :

> Attirés par la certitude que le travail ne leur manquerait jamais, alléchés par les hauts prix que la prospérité de l'exploitation allait permettre d'affecter à la main-d'œuvre, ils avaient abandonné le dessus du sol pour le dessous, et s'étaient logés dans la houillère, qui, par sa disposition naturelle, se prêtait à cette installation. […] Les familles de la Nouvelle-Aberfoyle prospéraient donc. Depuis trois ans, elles étaient arrivées à une certaine aisance, qu'elles n'eussent jamais obtenue à la surface du comté. Bien des bébés, qui étaient nés à l'époque où les travaux furent repris, n'avaient encore jamais respiré l'air extérieur. (*IN*, p. 87-88)

18 Certaines de ses caractéristiques la rapprochent indéniablement de modèles utopiques classiques. L'isolement en est une, même si la Nouvelle-Aberfoyle reste ouverte à tous ceux qui souhaiteraient « abandonner la charrue et la herse pour reprendre le pic ou la pioche » (87). La frugalité et le travail, au service du progrès social et technique, rapprochent également la mine écossaise des utopies politiques classiques[26]. Mais si Jean Servier remarque que les cités utopiques sont souvent situées au bord de la mer, au bord d'un lac ou traversées par une rivière, ce qui est le cas de Coal-City[27], la comparaison tourne court, en partie parce que Verne livre fort peu de détails sur le fonctionnement de cette micro-société dans la version définitive des *Indes noires*. Le travail en assure la prospérité mais, paradoxalement, le lecteur ne voit jamais un seul mineur au travail. La ville elle-même est bien loin des modèles d'urbanisation des cités utopiques. La Cité du Soleil de Tommaso Campanella, les villes de l'île d'Utopia de Thomas More ou le projet de Ledoux pour la saline et la ville de Chaux (voir Figure 1) ont en commun des plans d'une parfaite symétrie marqués par des cercles concentriques et réguliers, des rues qui se coupent à angle droit[28]. Point de régularité dans la cité idéale de Jules Verne : la ruche est faite d'alvéoles irrégulières et Coal-City suit les accidents du terrain et la fantaisie des mineurs qui y bâtissent eux-mêmes leurs maisons sans suivre un plan idéal déterminé à l'avance : « Ces maisons de mineurs, construites en briques, s'étaient peu à peu disposées d'une façon pittoresque, les unes sur les rives du lac Malcolm, les autres sous ces arceaux, qui semblaient faits pour résister à la poussée des voûtes comme les contreforts d'une cathédrale. […] C'était donc une sorte de village flamand, qui s'était élevé sur les bords du lac Malcolm » (87-8). Verne n'imagine nul patron philanthrope pour sa ville souterraine qui aurait pu pourtant ressembler au familistère que le fouriériste Jean-Baptiste Godin construisit en 1859 pour les ouvriers de sa fonderie de Guise ; et même si, dans la première version du texte, il donne à Coal-City l'aspect d'une ville minière du nord de l'Angleterre[29], il précise que la cité souterraine s'est « élevée comme par enchantement » au fur et à mesure des arrivées successives, « sur le terrain donné par la compagnie » (voir Figure 2).

Figure 1. Projet de Nicolas Ledoux pour la ville de Chaux

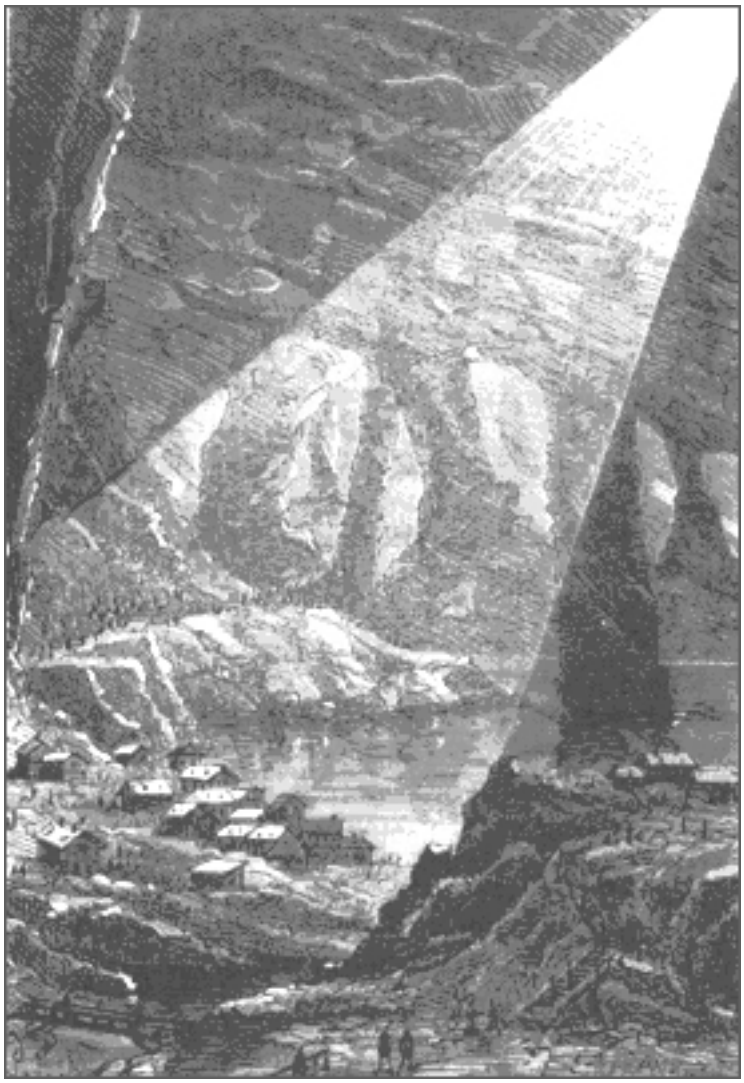


19 Sans être une dystopie, comme le sont d'autres modèles de société décrits par Jules Verne, la cité minière idéale comporte en revanche des éléments dystopiques liés au souterrain et à l'exploitation minière, c'est-à-dire aux fondements mêmes de la micro-société vertueuse et juste de la Nouvelle-Aberfoyle : le sous-sol est dangereux.

20 Une fois de plus, Verne semble s'appuyer sur Simonin, qui entrevoit à quel point les dangers de la mine peuvent en faire le lieu de l'irrationnel et du fantastique, de l'accident et du surnaturel :

> Après tous les accidents causés par le feu, le grisou, le manque d'air, les éboulements et l'eau, il reste à parler de ceux qui ont le puits pour théâtre. Ceux-ci proviennent des ruptures de câbles, des boisages, des pièces de machines installées à l'orifice, de la chute de pierres, d'outils, de l'abordage des tonnes d'extraction. […] Le puits, voie des plus périlleuses, est comme le tombeau du mineur, et l'on dirait que c'est avec intention que les Belges ont nommé cet abîme la fosse. Sur quelques mines, il est le théâtre de tant de sinistres événements que les ouvriers ne l'abordent qu'avec une sorte de terreur superstitieuse (*VS*, p. 226).

Figure 2. Coal-City, gravure originale de l'édition Hetzel



21 La cité idéale, qui protège les mineurs contre les rigueurs et les incertitudes du jour est celle-là même qui les expose au cataclysme. C'est que le souterrain, le tunnel, la grotte sont aussi des lieux de prédilection du roman gothique. « Au pays des revenants, des lutins et des fées, » la mine prend le relais du paysage d'en haut, devenu trop connu sans doute pour être encore le décor d'un drame digne de ce nom. De même que le roman se partage entre deux mondes – celui de l'ancienne mine abandonnée et celui de la nouvelle exploitation – il se partage aussi entre la fosse et le jour, comme si un plongeon salutaire dans les eaux charbonneuses du lac souterrain pouvait redonner vie aux légendes épuisées de la vieille Écosse, un filon en amenant un autre :

> Si les montagnes des Hautes-Terres sont peuplées d'êtres chimériques, bons ou mauvais, à plus forte raison les sombres houillères devaient-elles être hantées jusque dans leurs dernières profondeurs. Qui fait trembler le gisement pendant les nuits d'orage, qui met sur la trace du filon encore inexploité, qui allume le grisou et préside aux explosions terribles, sinon quelque génie de la mine ? […] Or, les houillères d'Aberfoyle, précisément parce qu'elles étaient exploitées dans le pays des légendes, devaient se prêter plus naturellement à tous les incidents du surnaturel. […] Est-il donc, en effet, un milieu mieux disposé qu'une sombre et profonde houillère pour les ébats des génies, des lutins, des follets et autres acteurs des drames fantastiques ? Le décor était tout dressé, pourquoi les personnages surnaturels n'y seraient pas venus jouer leur rôle ? (*IN*, p. 41-42)

22 Dans la fosse Dochart ou dans les puits de la Nouvelle-
Aberfoyle, le fantastique revêt les traits d'un vieillard à barbe blanche dénommé Silfax. C'est un double maléfique de Fingal, autrefois « pénitent » chargé dans la vieille mine de prévenir le grisou et dont Michel Serres nous dit : « *Fax* est la torche, le flambeau, le feu. *Sil* (eo) signifie se taire, faire silence. Silfax est l'autre nom de Lucifer, le porte-lumière ; l'autre

nom de l'instance qui ne dit rien, qui n'a pas la parole et qui porte en tous lieux les forces explosives de la flamme[30]. » Présence invisible et menaçante pendant tout le roman, il est « toujours accompagné d'un énorme harfang, sorte de chouette monstrueuse, qui l'aidait dans son périlleux métier en portant une mèche enflammée là où la main de Silfax ne pouvait atteindre » (142). Il n'est pas le seul habitant des houillères dont il partage les secrets avec Nell, son arrière-petite-fille. Ariane dans le labyrinthe des galeries de la mine, c'est elle qui sauve l'ingénieur Starr et les Ford père et fils d'une mort certaine alors que Silfax tente de les emmurer vivants dans la nouvelle mine. Elle est aussi une figure d'Eurydice, ramenée au jour et au monde des vivants par Harry Ford, qui en fait sa femme[31]. À eux deux, Sylfax et Nell incarnent l'ancienne et la nouvelle mine, le vieux monde de l'énergie épuisable et épuisée, de la technologie surannée, et le nouveau monde de l'énergie inépuisable et du progrès industriel.

23 Pour protéger « sa » mine contre la nouvelle exploitation, Silfax, rendu fou par la fermeture de l'ancien puits, provoque un certain nombre d'accidents catastrophiques qui menacent de mort les nouveaux maîtres de la mine. Être mystérieux et presque surnaturel, il appartient à la légende d'Aberfoyle. Il passe pour « ne craindre ni l'eau ni le feu, » se proclame « roi de l'ombre et du feu ; » ceux qui l'ont connu décrivent sa « force prodigieuse » et son arrière-petite-fille dit de lui qu'il est « partout et nulle part, » qu'il est « invisible… mais qu'il voit tout ».

24 Si la mine est le topos gothique par excellence, Silfax est, par excellence, le *gothic vilain* tyrannique et fou, dieu sombre et souverain d'un royaume usurpé dont il entend éliminer les prétendants légitimes, parent abusif d'une enfant maltraitée dont il ne veut pas le bonheur. Pour empêcher son mariage avec Harry Ford, le fils de son vieux rival, il préférera engloutir la mine sous l'effondrement du lit du lac Katrine qu'il compte provoquer par une explosion de grisou[32]. L'intrigue elle-même est celle des romans gothiques, mais l'originalité de Verne est précisément de marier les superstitions de la « colonie souterraine » aux lumières du progrès industriel et social.

25 Dans *Les Indes noires* comme dans les romans gothiques, le surnaturel a son explication rationnelle. Peu avant le dénouement, l'ingénieur Starr découvre ainsi que les « Dames de feu, » ces « longues flammes » qui « apparaissaient, tantôt sur un pan de mur à demi éboulé, tantôt au sommet de la tour qui domine l'ensemble des ruines de Dundonald-Castle, » (71) sont l'œuvre du maléfique Silfax qui se sert de sa connaissance de la mine pour piéger un navire de commerce : « Quant aux "Dames de feu", James Starr eut la pensée que quelque jet de grisou, qui se produisait dans cette partie de la houillère, avait pu être allumé par Silfax et produire ce phénomène. Il ne se trompait pas. » (149) Le mariage de Nell avec Harry Ford marque la rencontre entre le monde de l'ancienne superstition et celui de la nouvelle lumière. La jeune fille, confiée aux bons soins de Mme Ford, est vite séduite par les attraits de la colonie minière et ses valeurs sociales : « Puis, quand j'ai vu ces travailleurs, heureux et bons, vénérer M. Starr, dont je les ai crus d'abord les esclaves… Je me suis dit : "Mon grand-père m'a trompée !" » (148) Le jour de la cérémonie, c'est toute cette société qui défile en ordre jusqu'à la chapelle souterraine, la famille Ford et l'ingénieur Starr en tête, « puis venaient les autres ingénieurs de la mine, les notables de Coal-City, les amis, les compagnons du vieil overman, tous les membres de cette grande famille de mineurs, qui formait la population spéciale de la Nouvelle-Aberfoyle ». Symboliquement, les signes avant-coureurs de la catastrophe apparaissent dans l'environnement familier et rassurant de la mine, tout à coup troublé par les fluctuations du monde extérieur : « L'air orageux pénétrait jusque dans les profondeur de la houillère, où la température s'était élevée d'une façon anormale. On aurait pu constater – phénomène assez rare – que le baromètre, à Coal-City, avait baissé d'une quantité considérable. C'était à se demander, vraiment, si quelque orage n'allait pas éclater sous la voûte de schiste, qui formait le ciel de l'immense crypte » (150). Déjà, quelque temps auparavant, le lac Katrine – lac du monde d'en haut que Nell vient de découvrir en train – s'était partiellement déversé dans le lac Malcolm, menaçant d'anéantir les mineurs. Pour sa dernière tentative « contre les exploitants de la riche houillère », Silfax a recours au feu et meurt noyé sans avoir pu accomplir sa vengeance.

26 La mort de Silfax marque le succès définitif de la véritable utopie écossaise de Jules Verne et permet d'en mieux cerner la substance. Trait d'union maléfique entre le monde du jour et celui de la fosse, puisqu'il remonte se ravitailler en surface et fait surgir les « Dames de feu » dans les ruines du vieux château, c'est lui qui introduit la poésie du dehors dans le monde affairé de la mine. Maître des « Dames de feu, » il est aussi le maître de la « Dame du lac » et, lorsqu'il provoque la soudaine inondation de la Nouvelle-
Aberfoyle, c'est le pays de Rob Roy qu'il retourne tout entier comme un gant et fait entrer dans la mine : « Ainsi donc, le lit du lac Katrine s'était subitement effondré. Ses eaux avaient fait irruption à travers une large fissure jusque dans la houillère. Au lac favori du romancier écossais, il ne restait plus de quoi mouiller les jolis pieds de la Dame du lac » (136). Charon fou dont le nom même évoque le fleuve des morts, ce sont les héros de la littérature écossaise qu'il prend dans sa barque, ce sont aussi les elfes, les lutins et les fées des vieilles légendes (voir figure 3). Sans lui, la Nouvelle-Aberfoyle ne serait que cette utopie industrielle sans âme, mue seulement par le mouvement perpétuel et régulier des chariots et des pics, l'utopie malade de son atmosphère sans vent, de son lac sans ressac et de l'activité monotone de ses habitants. Véritable « roi de l'ombre et du feu, » en mourant, c'est la vie qu'il insuffle à l'utopie écossaise de Jules Verne, collage « frankensteinien » qui s'anime et prend corps sous l'impulsion électrique qui précède la catastrophe (« l'atmosphère s'y saturait d'électricité, à travers les puits d'aération et le vaste tunnel de Malcolm ») (150).

Figure 3. Silfax

27 Le renouveau de la mine d'Aberfoyle permet à Jules Verne de raviver à son tour la puissance poétique de l'emblématique pays de Rob Roy et d'affirmer avec Nodier que la littérature ne meurt pas :

> Ainsi c'est avec raison, peut-être, qu'on s'élève contre la monotonie d'un choix de localité que la multiplicité des excellents romans de sir Walter Scott a rendu populaire jusqu'à la trivialité, et j'avouerai volontiers que ce n'est maintenant ni un grand effort d'imagination, ni un grand ressort de nouveauté, que de placer en Écosse la scène d'un poème ou d'un roman. Cependant, […] je ne choisirais pas autrement le lieu et les accessoires de la scène, si j'avais à recommencer. Ce n'est

toutefois pas la manie à la mode qui m'a assujetti, comme tant d'autres, à cette cosmographie un peu barbare, dont la nomenclature inharmonique épouvante l'oreille et tourmente la prononciation de nos dames. C'est l'affection particulière d'un voyageur pour une contrée qui a rendu à son cœur quelques-unes des illusions du jeune âge (*Trilby*, p. 19-20).

Bibliographie

BOUÉ Ami, *Essai géologique sur l'Écosse,* Paris, Vve Courcier, S.d.

BUTCHER William et CROZIER Sarah, « "Une métropole de l'avenir" The Manuscript of *Les Indes noires* », <http://home.netvigator.com/~wbutcher/articles/IN Manuscript.doc>.

CHESNEAUX Jean, *Lecture politique de Jules Verne*, Paris, F. Maspéro, 1971.

DUMAS Olivier, GONDOLO DELLA RIVA Piero et DEHS Volkher (éds.), *Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, vol. 2 (1875-1878), Genève, Slatkine, 2001.

FAUJAS DE SAINT-FOND Benjamin, *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides,* Paris, H.J. Jansen, 1797.

GAILLARD Aurélie, *L'Imaginaire du souterrain*, Paris, L'Harmattan, 1997.

GILLI Yves et FLORENT Montaclair, *Jules Verne et l'Utopie*, Besançon, Presses du centre Unesco de Besançon, 1999.

HATCHETT Charles, *A Tour through the Counties of England and Scotland in 1796, visiting their mines and manufactories,* Truro, D. Bradford Barton Ltd., 1967.

JARS Gabriel, *Voyages métallurgiques… En Allemagne, Suède, Norvège, Angleterre et Écosse*, Lyon, G. Regnault, 1774-1781.

KNOX John, *Tour through the Highlands of Scotland and the British Isles in 1786,* Londres, J. Walter, 1787.

LETTICE John, *Letters on a Tour through Various Parts of Scotland in the Year 1792,* Londres, T. Cadell, 1794.

MEAKIN David, « Future Past : Myth, Inversion and Regression in Verne's Underground Utopia », *Jules Verne, Narratives of Modernity*, Edmund Smyth éd., Liverpool, Liverpool University Press, 2000, p. 94-108.

MINERVA Nadia, *Jules Verne aux confins de l'utopie,* Paris, L'Harmattan, 2001.

NODIER Charles, *Promenades de Dieppe aux montagne d'Écosse,* Paris, J.-N. Barba, 1821.

—, *Trilby ou le lutin d'Argail*, Paris, Ladvocat, 1822.

NOIRAY Jacques, *Le Romancier et la Machine*, 2 vol., Paris, José Corti, 1982.

PENNANT Thomas, *Tour in Scotland and Voyage to the Hebrides in 1772,* Chester, J. Monk, 1774.

SABOURIN Lise, « Jules Verne et l'Écosse : Lire, voir, créer », *Roman et récit de voyage,* textes réunis par Marie-Christine Gomez-Géraud et Philippe Antoine, Paris, Presse de la Sorbonne, 2001, p. 143-152.

SERRES Michel, « Un Voyage au bout de la nuit », *Critique*, tome XXV, n° 263, avril 1969.

SERVIER Jean, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard Folio, 1991.

SIMONIN Louis, *La Vie souterraine ou, les mines et les mineurs,* Paris, Hachette, 1866.

SURVILLI Charles, *L'Ange de la houillère,* Musée des Familles, déc. 1854-jan. 1855.

VERNE Jules, *Les Indes noires,* Paris, Hetzel, 1877.

—, *Le Rayon vert,* Paris, Hetzel, 1882.

—, *Les Enfants du capitaine Grant*, Paris, Hetzel, 1876.

—, *Voyage à reculons en Angleterre et en Écosse,* Paris, Le Cherche-midi éditeur, 1989.

VIERNE Simone, « Jules Verne et la mine fantastique des *Indes noires* », *Actes du 98e Congrès national des sociétés savantes*, Saint-Étienne, 1973, Paris, Bibliothèque nationale, 1976 p. 155-164.

—, « À Propos d'Aberfoyle », *Bulletin de la Société Jules Verne*, vol. 6, n° 23, juillet-septembre 1972, p. 154-156.

Notes

1 Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, fragment 289, traduction de Henri Albert révisée par Jean Lacoste et Jacques Le Rider, Paris, Robert Laffont « collection Bouquins », 1993, 728. Voir Michel Serres, « Un Voyage au bout de la nuit, » *Critique*, tome XXV, n° 263, avril 1969.

2 Jules Verne, *Voyage à reculons en Angleterre et en Écosse*, Paris, le Cherche-midi éditeur, 1989.

3 Jules Verne, *Les Indes noires*, Paris, Hetzel, 1877.

4 Jules Verne, *Le Rayon vert*, Paris, Hetzel, 1882.

5 Charles Nodier, *Promenades de Dieppe aux montagnes d'Écosse*, Paris, J.-N. Barba, 1821 et *Trilby ou le lutin d'Argail, nouvelle écossaise*, Paris, Ladvocat, 1822.

6 Charles Nodier, *Trilby ou le lutin d'Argail*, Paris, Le Livre de poche, 1995, 20-21.

7 Jules Verne, *Les Indes noires*, Paris, Librio, 2005, 41. *NB*. Toutes les références ultérieures seront à cette édition.

8 Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1867 ; Paris, Le Livre de poche, 2004, 31.

9 À la fin du roman, Jack Ryan entonne une ballade dans laquelle Fingal croise les sorcières de Macbeth, la Dame du lac et l'inévitable Rob Roy : Voici la tour où les sorcières/Préparaient leur repas frugal ;/ Là, les vastes champs de bruyères,/Où revient l'ombre de Fingal./[…]/La Dame du Lac vient sans doute/ Errer là sur son palefroi,/Et Diana, non loin, écoute/Résonner le cor de Rob Roy (*Les Indes noires*, 132).

10 Voir Jacques Noiray, *Le Romancier et la machine*, 2 vol., Paris, Corti, 1982.

11 « Le *Rob Roy* se mit en marche sous l'impulsion de son hélice ; sa machine, dépourvue de condenseur, laissait échapper la vapeur après chaque coup de piston, comme une locomotive. […] Un Écossais, en costume de Highlander, préludait à l'arrière du *Rob Roy* sur son bag-pipe », *Voyage à reculons*, 171.

12 « Derrière le château, à deux milles environ, les cheminées d'une mine de houille fumaient tranquillement dans l'air. Cette exploitation appartient à M. S… et avec un débit assez considérable de charbon de terre, lui fournit le gaz qui éclaire le château et le parc, car les allées de ce dernier sont ornées de pilastres supportant des lanternes élégantes », *Voyage à reculons*, 147-148.

13 Ami Boué, *Essai géologique sur l'Écosse*, Paris, Veuve Courcier, S.d., Benjamin Faujas de Saint-Fond, *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides*, Paris, H.J. Jansen, 1797. Nodier cite aussi John Knox, Gilpin, Pennant et Samuel Johnson.

14 Charles Nodier, *Promenades de Dieppe aux montagnes d'Écosse,* Paris, Champion, 2003, 101.

15 Charles Nodier, *Promenades de Dieppe*, 110. Walter Scott en fait aussi une contrée enchantée, séjour de géants de pierre : Loch Katrine lay beneath him rolles,/In all her length far winding lay,/With promontory, creek, and bay,/And islands that, empurples birght,/Floated amid the livelier light,/And mountains that like giants stand/To sentinel enchanted land./High on the south, huge Benvenue/Down to the lake in masses threw/Crags, knolls, and mounds, confusedly hurled,/The fragment of an earlier world. (Walter Scott *The Lady of the Lake* Chant I, xiv, New York, Macmillan, 1901, 10).

16 Thomas Pennant en donne la description de Joseph Banks, qui présente la grotte comme une sorte d'édifice souterrain : The mind can hardly form an idea more magnificent than such a space, supported on each side by ranks of columns ; and roofed by the bottom of these, which have been broken off in order to form it ; between the angles of which a yellow stalagmitic matter has exhausted, which serves to define the angles precisely… We asked the name of it, said our guide, the cave of Fiuhn ; what is Fiuhn ? said we, Fiuhn Mac Coul, whom the translator of Ossian's work has called Fingal. (*Tour in Scotland and Voyage to the Hebrides in 1772*, Chester, J. Monk, 1774, 263). Cette description est reprise en France par Benjamin Faujas de Saint-Fond, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, Paris, H.J. Jansen, 1797, t. 2, 56-60.

17 Voir le catalogue de la bibliothèque de Jules Verne établi par une universitaire hongroise, Magda Kiszely, en 1935, à partir de ce qui restait de la bibliothèque du romancier, en partie dispersée à sa mort. Ce catalogue est reproduit par Charles-Noël Martin et Olivier Dumas dans le Bulletin de l'Association Jules Verne, Bulletins 114 et 118.

18 Louis Simonin, *La Vie souterraine, ou les mines et les mineurs,* Paris, Hachette, 1866, 138-139. Au XIIIe siècle, déjà, Gabriel Jars évoque brièvement dans ses *Voyages métallurgiques,* non seulement la possibilité, comme dans les *Indes noires*, de deux exploitations minières qui finissent par n'en faire qu'une mais aussi l'idée d'une existence éternellement souterraine, vouée à la mine dont on ne sort jamais : « Il y a dans le même lieu deux exploitations de mines de charbon qui, avec le temps, communiqueront et n'en feront qu'une ». Et plus loin : « Dans l'ancienne mine, où les ouvrages sont plus étendus que dans la nouvelle, on a descendu des chevaux qui n'en sortent jamais ». Gabriel Jars, « Treizième mémoire sur les mines de charbon et les forges de fer de l'Écosse (année 1765) » *Voyages métallurgiques*, Lyon, Gabriel Regnault, 1774, 66 et 268.

19 Voir : Olivier Dumas, Piero Gondolo della Riva et Volkher Dehs (éds.) *Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, vol. 2 (1875-1878), Genève, Slatkine, 2001.

20 William Butcher et Sarah Crozier, « "Une métropole de l'avenir" The Manuscript of *Les Indes noires* »,<http://home.netvigator.com/~wbutcher/articles/IN %20Manuscript. doc>

21 Michel Serres, « Un Voyage au bout de la nuit », 296.

22 Jules Verne, *Les Indes noires*, 8. Yves Gilli et Florent Montaclair remarquent que l'électricité est présente dans bon nombre d'utopies verniennes. Elle éclaire le Nautilus de Nemo, l'Albatros de Robur, les « electrics » de Mathias Sandorff, la ville idéale de *La Mission Barsac* et celle des *Indes noires*. Voir Yves Gilli et Florent Montaclair, *Jules Verne et l'utopie*, Besançon, Presse du centre Unesco, 1999.

23 John Lettice, *Letters on a Tour Through Various Parts of Scotland in the year 1792*, Londres, T. Cadell, 1794, 44. Voir également Thomas Pennant, *A Tour in Scotland and Voyage to the Hebrides in 1772*, Chester, J. Monk, 1774, vol. 2, 129.

24 Saint-Simon écrit : « Ainsi, nous croyons pouvoir poser en principe que, dans le nouvel ordre politique, l'organisation sociale doit avoir pour objet unique et permanent d'appliquer le mieux possible à la satisfaction des besoins de l'homme les connaissances acquises dans les sciences, dans les beaux-arts et dans les arts et métiers. […] Les hommes doivent se proposer comme but d'améliorer le plus promptement et le plus complètement possible l'existence morale et physique de la classe la plus nombreuse » Saint-Simon*, L'Organisateur* (Paris, Corréard, 1819-1820) IV, 193. Voir à ce sujet Émile Durkheim, *Le Socialisme, sa définition, ses débuts, la doctrine saint-simonienne*, Paris, Presse universitaires de France, 1928.

25 Cité par Nadia Minerva, *Jules Verne aux confins de l' Utopie*, Paris, L'Harmattan, 2001, 61.

26 Voir Jean Chesneaux, *Lecture politique de Jules Verne*, Paris, F. Maspero, 1971.

27 « Au-dessous de ce dôme s'étendait un lac comparable pour son étendue à la Mer Morte des « Mammouths-Caves » [*sic*], – lac profond dont les eaux transparentes fourmillaient de poissons sans yeux, et auquel l'ingénieur donna le nom de lac Malcolm. C'était là, dans cette excavation naturelle, que Simon Ford avait bâti son nouveau cottage. […] Cette habitation était située au bord du lac, et ses cinq fenêtres s'ouvraient sur les eaux sombres, qui s'étendaient au-delà de la limite du regard », *Les Indes noires*, 87.

28 Voir Tommaso Campanella, *La Cité du soleil*, trad. Arnaud Tripet (1623) Genève, Droz, 1972, Thomas More, *Utopia* (1516) Londres, Penguin, 1965, et sur Ledoux : Anthony Vidler, *Ledoux* Paris, Hazan, 2005.

29 « Coal-City, examinée sous son aspect physique, était aussi une ville bien anglaise, avec ses maisons du modèle uniforme, avant-corps à trois pans sur leur façade, poulie de l'autre, fenêtre à guillotine munies de leurs jalousies intérieures – tous les rayons des soleils électriques se projetaient avec éclat sans doute ! » William Butcher et Sarah Crozier « The Manuscript of *Les Indes noires* ».

30 Michel Serres, « Une Voyage au bout de la nuit », 300.

31 Dans un chapitre des *Promenades* intitulé « Trajet du Ben Lomond au lac Kattrine », Nodier exploite les caractéristiques physiques de cette région tourmentée dans une anecdote qui n'a sans doute pas manqué d'inspirer à Jules Verne le harfang qui suit partout le vieux mineur : Pressé de me rapprocher de mon but, pressé peut-être de me dérober aux sinistres aspects de ces déserts sans nom, j'ai profité des longues clartés du jour crépusculaire pour parcourir le plus grand espace possible avant que les ténèbres fussent tout à fait descendues, et j'ai marché ou plutôt j'ai fui aux cris d'un grand oiseau blanc, dont j'avais probablement troublé la couvée solitaire, et qui m'a poursuivi pendant cinq ou six milles de ses vagissements effrayants, semblables à ceux d'un enfant malade (*Promenade*, 244-245). Verne s'appuie également, pour le personnage de Nell, sur « L'Ange de la houillère » une nouvelle de Survilli parue en deux livraisons dans *Le Musée des familles*, vol. 22, décembre 1854, 73-83, et janvier 1855, 113-119.

32 Parlant du Moyen-Âge et de ses superstitions, l'Écossais James Beattie dresse une liste d'éléments qui seront tous constitutifs du roman gothique et qui figurent tous ou presque dans l'inquiétante contrée souterraine des *Indes noires* : « Strange sights were expected in strange countries… The caverns of the mountains were believed to be inhabited by magicians… The demon yelled in the storm, the spectre walked in darkness, and even the rushing of water in the night was mistaken for the voice of a goblin. The castles of the greater barons… full of dark and winding passages, of secret apartments, of long inhabited galleries, and of chambers supposed to be haunted by spirits, and undermined by subterranean labyrinths as places of retreat in extreme danger ; the howling of winds through the crevices of old walls and other dreary vacuities… the shrieking of bats and the screaming of owls and other creatures that resort to desolate or half inhabited buildings… would multiply superstitions… and encourage a passion for wild adventure and difficult enterprise », James Beattie, « Dissertation on Fable and Romance », *Dissertations Moral and Critical* (Londres, W. Strahan, 1783), 541.

Notes

* Abréviations : *VR (Voyage à reculons) ; ECG (Les Enfants du Capitaine Grant) ; RV (Le Rayon vert) ; IN (Les Indes noires) ; MSIN (Manuscrit des Indes noires) ; VS (La Vie souterraine).*

Pour citer cet article

Référence électronique

Sylvie Kleiman-Lafon, « L'Utopie gothique de Jules Verne au pays de Rob Roy », *Études écossaises* [En ligne], 11 | 2008, mis en ligne le 30 janvier 2009, consulté le 29 octobre 2015. URL : http://etudesecossaises.revues.org/67

Référence papier

Sylvie Kleiman-Lafon, « L'Utopie gothique de Jules Verne au pays de Rob Roy », *Études écossaises*, 11 | 2008, 51-67.

À propos de l'auteur

Sylvie Kleiman-Lafon
Université Paris 8

Droits d'auteur

© Études écossaises